

## Bulletin de liaison novembre 2025

La lettre qui relie les Académiciens

### Editorial

Ce mois d'octobre s'ouvre une nouvelle fois par un éphéméride poétique, préparé par notre collègue et ami, Jacques Legall, on en appréciera la saveur et l'esprit.

On pourra constater ainsi que l'académie travaille, et même beaucoup : les conversations et conférences se succèdent, et ce d'autant plus que les personnes invitées vont venir grossir et renforcer l'assemblée des membres actifs. Ce n'est en effet un secret pour personne qu'une académie comme la nôtre doit se renouveler sans cesse en appelant auprès d'elle, tous les talents et toutes les bonnes volontés pour contribuer à son développement.

On, découvrira donc pour ceux qui ne les connaîtraient pas encore, deux personnalités qui ont été auditionnés à cette occasion (madame Lecat et monsieur Jovaloyes).

Mais le mois d'octobre est aussi, le temps de l'assemblée générale ordinaire où le point est fait sur la bonne marche de l'institution, ce qui permet à la fois de faire un point d'étape et de préciser les orientations de l'année qui vient.

On lira donc dans le bulletin un compte-rendu succinct de cette assemblée générale et on découvrira aussi le programme des activités jusqu'à la fin de l'année.

Mais l'académie, sait aussi se cultiver et se distraire, surtout lorsqu'elle bénéficie d'une invitation de notre confrère Bernard Berdou d'Aas, dans la belle ville de Salies de Béarn si pleine d'histoire, qui mérite d'être contée.

Et ainsi va le temps de la vie académique, qui progresse, qui se développe conformément aux souhaits de ceux qui se sont attelés à sa dynamique et conforme à l'assentiment de ses membres.

### SOMMAIRE

- 1 Editorial
- 3 Ephéméride de Jacques Le Gall
- 6 L'académie de Béarn au Salon d'Orthez
- 9 Le jour de leur prix Goncourt
- 15 Conversations académiques
- 39 Vie de l'académie et des académiciens
- 40 Nécrologie

## Proclamation des prix

### C'EST DE SAISON

# On connaît les lauréats de la 2e édition du Prix Marguerite-de-Navarre de la nouvelle

Le Prix Marguerite-de-Navarre de la nouvelle s'inscrit dans le temps. Lancé l'an passé à l'occasion du centenaire de l'Académie de Béarn, il n'était cependant pas question pour les académiciens que ce prix littéraire soit éphémère.

2025 a permis de le pérenniser, avec une seconde édition pilotée par un jury crédible et toujours de qualité, composé de Marc Bélit, Marie-Luce Casamayou-Larroque, Hélène Charpentier, Etienne Lassailly, Pierre Peyré et Patrick Voisin.

Cette fois-ci, cette équipe a eu treize ouvrages à départager, afin de trouver notamment un successeur à Sophie Marceau, première lauréate en 2024 pour son recueil « La Souterraine ».

Ce mercredi 29 octobre, c'est depuis le restaurant La Belle Epoque, au Palais Beaumont, que les résultats ont été proclamés. Un lieu lui-même très « littéraire », bâti sur les ruines d'une villa ayant appartenu à la poétesse Anna de Noailles, évoqué dans des ouvrages de Joseph Peyré ou Roger Grenier (qui inaugura le nouveau Palais Beaumont en 2000 avec André Labarrère). C'est en ce même endroit, en marge du festival littéraire des Idées mènent le monde, que les primés recevront leur récompense, le 30 novembre à 10h30, en présence de Paule Constat.

Le Grand prix du meilleur recueil sera décerné à Erwan Desplanques pour « La Part sauvage » (Editions de l'Olivier). Ce journaliste de 45 ans, livre ici « un recueil complexe, profond, un tableau doux-amer de nos contemporains, une sorte de comédie des mœurs très actuelle, avec une critique voilée de ce monde et une dérision finement exprimée » souligne Patrick Voisin.



Quatre des six membres du jury, présentant les ouvrages primés, avec de gauche à droite Hélène Charpentier, Patrick Voisin, Marc Bélit et Etienne Lassailly. Pierre-Olivier Julien

« Une très belle écriture, on sent qu'il y a du métier » salue Marc Bélit.

### Un premier prix des collégiens

Le Prix de la meilleure nouvelle revient au Belge Ralph Vendôme, pour « Dans la haie », tiré du recueil « Dans quel monde on vit » (Editions MEO). « Une nouvelle très forte. Il essaie de mettre en exergue les dérives sociales et les contradictions de notre société, avec des constats lucides. Avec une écriture un peu plus brute que celle de Desplanques » analysent les académiciens.

Le prix spécial du jury va à Eric Mukendi pour « Le blues du dimanche soir » (Gallimard, Continents noirs), qui rassemble trois longues nouvelles, « des variations sur la solitude et l'amour, avec une saveur de la langue, liée à sa culture africaine. Un

autre univers » ont remarqué les jurés. Enfin, pour la première fois, un Prix Marguerite-de-Navarre des collégiens sera remis. Treize élèves de troisième du collège des Lavandières à Bizanos, accompagnés de trois professeurs, ont passé en revue une nouvelle de chaque recueil et ont retenu comme lauréate Magali Lérédan, pour sa nouvelle « L'ange », tirée du recueil « Trains d'union. Contes et nouvelles » (Editions Il est Midi). « L'histoire, pleine de fraîcheur, d'une rencontre entre une chanteuse et le passager d'un train, pour montrer que tout peut arriver entre deux gares ».

Pour ce prix, une cérémonie se tiendra le 26 novembre à 15h au Parlement de Navarre. Les jurés seront eux aussi récompensés à cette occasion, par le Département et l'Education nationale.

**PIERRE-OLIVIER JULIEN**

## EPHEMERIDE DE JACQUES LE GALL

**Tristan Derème : évocation d'octobre (ce mois bienheureux en Béarn qui vient de s'achever)**

*Tristan Derème, de son vrai nom Philippe Huc, merveilleux poète « fantaisiste », est l'un des membres fondateurs de l'Académie de Béarn. Paru chez Émile-Paul en 1922, deux ans par conséquent avant cette renaissance académique, La Verdre dorée est son recueil le plus abouti (sans oublier Poèmes des colombes et Patachou, petit garçon qui paraîtront en 1929). Il n'est pas exagéré de dire que ce livre est un émouvant petit miracle d'équilibre en même temps que d'humanité. D'équilibre entre sourires et sanglots, joies et mélancolies, légèreté et gravité, artifices et sincérité, ferveur et candeur, prolixité et concision ; d'humanité en raison des thèmes abordés et de la pudeur de celui qui chante son désenchantement en privilégiant les « claires guirlandes de l'ironie » plutôt que les gémissements ou les cris. « La fantaisie, c'est d'enchanter, en le chantant, son mal ; c'est, comme Derème, de fleurir la route où est passée une humaine douleur », a écrit Maurice Rat :*

### XLVII

*[...] À mon coupé, j'attellerai cent douze lièvres,  
Sous l'azur plus vibrant qu'une aile de perdrix,  
Et j'irai vers les bois que mon rêve a fleuris !*

*Aussi pur et coloré qu'une image d'Épinal, le titre ne manque pas de profondeur. La « verdure » rassemble tout ce que le bruisant univers contient de champs à grillons et de forêts, d'herbe humide et de fougères accueillantes aux escargots, d'amour on va le voir et d'amis parmi lesquels les poètes fantaisistes tiennent une place de choix, d'allégresse et de jeunesse : « Ce livre est toute ma jeunesse », a reconnu Derème. Quant à la dorure, c'est par exemple l'or vivant des abeilles qui bourdonnent aux arbustes fétiches de l'écrivain que sont les troènes, mais c'est aussi la patine que temps et pensée déposent sur les souvenirs, c'est surtout l'enduit lumineux que le pinceau du poète ajoute à des feuilles fanées que le vent emporterait.*

*Tristan Derème a en effet puisé, il ne s'en cache pas, « dans l'arsenal des moyens qui servent à exprimer le secret d'un poète, – si ce poète, semblable, d'ailleurs, à la plupart des hommes, se trouve en perpétuel désaccord avec ce qui l'entoure, comme avec lui-même ». Nul plus que lui, dont la facilité était pourtant proverbiale, n'a été attentif au choix et à l'emplacement des mots, à l'entrelacs des rythmes et à l'or des nombres, aux poussées et contre-poussées des enjambements et des rejets, à l'éclair d'une image, à la « rouerie d'une épithète », à la physique et à la métaphysique d'une ellipse (Toulet : « La fantaisie est une ellipse. On saute par-dessus le raisonnement ; ou bien on fait le tour, pour aller plus vite, et l'on continue de courir jusqu'à ce que l'on meure – que l'on meure tout seul, comme on a vécu »), aux surprises de la rime quand celle-ci repousse les honteuses propositions de convenance ou de convention :*

### LIV

*Délaissions, s'il te plaît, Baruch de Spinoza,  
Ses termes épineux (et verba spinosa)  
Et partons vers les pins où l'air tiède murmure  
(Qu'il serait laid d'écrire ici le mot ramure  
Pour la rime !). Je viens. Ne gronde pas. Je viens.  
Et j'abandonne aussi les vers virgiliens,  
Les calmes vers de qui ta tendresse est jalouse,  
Que traduisit Clément Marot (1512).*

Plusieurs poèmes, deux notamment, parlent d'octobre dans *La Verdure dorée*. Le poème XXXII reprend le thème baudelairien du *Nevermore*. Quelques accents d'Apollinaire, qui fut un ami de Derème, s'y font également entendre. Peut-être aussi de Jammes (« la courbe heureuse de tes bras »). Pesanteur, altération des lumières de commencement, clôture et brisure, mort du regard amoureux et donc, sans doute, du regard créateur, c'est l'une des pièces les plus sombre du recueil. La mélancolie dont Philippe Huc eut à se défendre pèse ici de tout son poids, « comme un couvercle » pourrait-on dire à la suite du poète des *Fleurs du mal* :

*Ce soir d'octobre est lourd comme ta lourde chevelure,  
Et jamais plus mes yeux ne te verront ;  
Je n'entendrai plus ta voiture  
S'arrêter au bas du perron.  
Tu n'apparaîtras plus ainsi qu'une aube printanière  
Dans cette chambre où tu pleuras ;  
Et jamais plus dans la lumière  
Ne s'ouvrira la courbe heureuse de tes bras.  
La tempête a brisé la lampe familière  
Qu'on ne rallumera jamais ;  
Sur tes épaules le temps verse sa poussière,  
Et tes yeux sont fermés.*

L'octobre, « le nouvel octobre » du poème LXXVIII, s'oppose au « lourd » et pulvérulent et cendreuse octobre du poème XXXII. Le poète, désormais, ne se satisfera plus des « plaintes éternelles » (ou sempiternelles). Il refuse maintenant de perdre son temps à voir s'écouler les grains de sable du temps. Il faut mordre octobre comme un beau fruit feuillu et boire le vin nouveau aux tonnes de l'automne. Il faut marcher et glisser, pourquoi pas de cygnes en signes. Zébrures et libertés sont l'apanage du poète. À la toute fin du poème, magnifié par le cuivre iridescent des paons bleus, le « bronze des cèdres » offre un parfait exemple de dorure sur de la verdure. Par ailleurs, alors que son ami Toulet recourut à la contre-rime, Derème (il faut lire son *En rêvant à Paul-Jean Toulet*, Paris, Le Divan, 1927) joue ici, avec maestria, de la contre-assonance qu'il définit ainsi : « Tandis que dans l'assonance, le son des voyelles subsiste dans la variation des consonnes, dans la contre-assonance, les consonnes se maintiennent dans la mutation des voyelles » :

*Prends ton manteau. Suspends les plaintes éternelles  
Et buvons la splendeur des heures automnales,  
Car la pourpre des bois environne le zèbre  
Qui rue et trotte et mord le feuillage et se cabre.  
C'est le nouvel octobre et la sente où je marche  
Je la foulais naguère en brandissant la torche*

*Quand je voulais au sort attacher des entraves  
Et nouer à l'azur les roses de mes rêves.  
Et nous nous oublierons et que notre cœur saigne  
En regardant glisser la souplesse d'un cygne  
Et nous contemplerons, dédaigneux des clepsydres,  
Les paons de cuivre bleu dans le bronze des cèdres.*

*Qu'il nous soit permis de citer, parmi bien d'autres possibles, trois autres poèmes de La Verdure dorée. Ils ne parlent pas d'octobre mais pourront donner une idée plus précise de l'art du poète si oublié que sa tombe n'est plus que rarement fleurie dans le petit cimetière de Saint-Pée d'Oloron, à quelques pas de la « Maison du Bonheur » où il aimait se retirer. Le premier de ces poèmes oppose à nouveau deux poétiques, notamment au moyen d'un blanc qui isole le dernier vers. Derème fait état d'une apparition. Conscient de l'essoufflement de ses poèmes « à l'eau de rose », l'ancien « pâtre de pendule » qu'il était a, un jour, trouvé un second souffle. Il a tiré un trait sur l'artificieuse ciselure des boutons en noix de Corrozo et les sempiternels paravents à bergerades quand il a rencontré l'Amour avec un grand A, celui qui souffle dans une simple flûte de roseau :*

## VII

*J'exprimais autrefois d'une façon morose  
Mon désespoir et ma tristesse à l'eau de rose.  
Mon poème était plein de larmes, de douleurs,  
De cris, et je riais en décrivant mes pleurs.  
Plus artificiel qu'un pâtre de pendule,  
Je ciselais, avec un sourire incrédule,  
Des agrafes et des boutons de corozo.*

*Mais l'Amour a paru soufflant dans un roseau...*

*Adressé à Francis Carco (l'ami fédérateur de l'« école fantaisiste »), la deuxième pièce dit tout ce que l'Amour majuscule peut embrasser de divers et de mystérieux, de grand et de minuscule, d'universel et d'exigu. Le poète reconnaît avoir tout aimé du monde et de la vie : les mots et les choses, les plantes et les animaux, les masques et les visages, les reflets et les ombres, le ciel et la terre... Mais un amour aussi compulsif ne serait-il pas « maladif » ? La question se pose et expliquerait, sauf erreur de notre part, dès le deuxième alexandrin, une possible discrète allusion aux Amours jaunes, unique recueil de Tristan Corbière, ce fou d'amour (« Mon amour à moi n'aime pas qu'on l'aime ») de qui il a choisi de partager le prénom apocryphe, qui mourut à l'âge de 29 ans dans l'indifférence absolue, et que Verlaine exhuma dans la première étude de ses Poètes maudits :*

## LXXX

*À Francis Carco*

*Un visage, une phrase, un merle, ce fruit d'if  
Jaune, j'ai tout aimé d'un amour maladif,  
Car en tout je trouvais la marque du mystère  
Universel ; et sous les branches, solitaire  
Dans l'herbe et la chaleur que de fois j'ai compté  
Les anneaux éclatants des guêpes de l'été.*

*L'ombre émouvante est dans les choses minuscules  
Et je me tais pour écouter aux crépuscules  
Le grillon dont la voix déferle comme un flot  
Et renaît et se brise ; et dans l'œil d'un mulot,  
Ainsi que dans la mer où se perdent les voiles,  
Se reflète l'azur, la lune et les étoiles.*

*Le troisième poème paraît pouvoir et même devoir être mis en regard de la contrerime XXXII de Toulet, celle, intitulée « Chevaux de bois », qui commence par « À Pau, les foires Saint-Martin / C'est à la Haute Plante », que publia Le Divan en 1919 et qui fut probablement sauvée par Henri Martineau. Nous ne saurons pas quel caprice valut au poète l'indulgence de la belle « patronne d'un tir forain ». Pas davantage s'il la revit, un beau jour « bleu de confetti », à la suite du renversant coup de foudre et du foireux coup de fusil... Jean Pellerin, encore un ami poète fantaisiste, n'est plus là pour nous le dire et le temps a passé qui, si l'on n'y veille, défait fêtes et défaites. N'empêche, l'amoureux transi et tremblant n'a pas « en vain » pris la plume et joint deux à deux les « rythmes purs » de son Iliade de foire. Mieux que les colères et singeries de Ménélas, la souriante verve de Tristan Derème a pour toujours redoré le blason de l'adorable mais malodorante matrone :*

#### CXXXIV

*La patronne d'un tir forain  
Fut indulgente à mon caprice ;  
Gardons, mon cher Jean Pellerin,  
Que sa mémoire ne périclite.*

*Je pâmais au vu de sa peau,  
Et, sous son rire étincelant,  
Cœur chaviré, fusil tremblant,  
Je ratais l'œuf sur le jet d'eau.*

*Mais c'est en vain que tu combines  
Des rythmes purs pour cette Hélène ;  
Elle sentait l'acétylène  
Et la poudre des carabines.*

*Dans la baraque à l'ouistiti  
Que le temps fane et désagrège,  
Par un air bleu de confetti  
Quelque beau jour la reverrai-je ?*

\*\*\*

## L'ACADÉMIE DE BÉARN AU SALON DU LIVRE D'ORTHEZ

L'Académie de Béarn sort de ses murs de la Villa Lawrance pour présenter ses publications : sa *Revue de l'Académie de Béarn* (n°8 été 2025), avec son dossier sur « La Chine d'hier... et d'aujourd'hui », ainsi que le livre issu du Colloque académique de novembre 2024 *Territoires et Terroirs de la Vigne et Vin* (sous la direction de Patrick Voisin), sans oublier également le magnifique ouvrage *L'Académie de Béarn : 100 ans*, coordonné l'an dernier par Jean Marziou et publié aux éditions Sud-Ouest.

De quoi faire un beau stand de l'Académie de Béarn qui a suscité beaucoup d'intérêt à l'égard du nouveau venu de la part d'autres exposants chevronnés du Salon du Livre d'Orthez, le samedi 11 octobre 2025, dans la mythique salle de la Moutète ! Dans l'après-midi, Patrick Voisin, « attaché permanent » selon l'expression de notre secrétaire Étienne Lassailly, était accompagné de celui-ci et de son épouse, de Marc Ollivier, d'Olivier Donard et de Marie-Luce Cazamayou. De son côté, Jean-François Saget tenait son stand des éditions Marrimpouey.



Une affichette présentant l'Académie de Béarn sous ses divers visages ainsi que le kakémono de l'Académie récemment acquis donnaient une visibilité nouvelle à notre travail.

Entre 14h et 15h avait lieu une Rencontre-Lecture consacrée à l'Orthésien Jean-Louis Curtis, Prix Goncourt 1947, Académicien de Béarn et Académicien français, mort il y a trente ans (le 11 novembre 1995), autour de l'ouvrage que vient de publier Thierry Roux, préfacé par Patrick Voisin : *Jean-Louis Curtis. Une vie d'écrivain, la modernité d'une œuvre en liberté* (éditions Gascogne, Orthez).

La voix particulière de Jean-Louis Curtis et la voie qu'il a tracée pour son œuvre ont tout d'abord retenu les deux conférenciers, puis Orthez et le Béarn comme terre d'inspiration dans la vie et dans l'œuvre de l'auteur, la place de l'Histoire (de l'Occupation jusqu'à mai 1968) dans ses romans et ses essais, la modernité de l'œuvre tant par les sujets abordés que dans l'écriture. Le dernier volet abordé a été celui de l'entreprise littéraire : la foi de Curtis dans les livres, son souci et son art du mot juste, sa conception de l'écrivain comme serviteur de la langue française, son inquiétude quant à l'avenir de la littérature face au monde des images et des ordinateurs... Encore ne connaissait-il pas les dégâts prévisibles que commence à produire l'Intelligence Artificielle !



L'Académie de Béarn ayant un sens développé de la gastronomie française et de la cuisine béarnaise, un dîner a clôturé la journée au restaurant « La Maison » d'Orthez.

Prochain rendez-vous ? Le 8 novembre 2025, de 15h à 17h, en partenariat avec l'Académie de Béarn, la Médiathèque d'Orthez programme « Jean-Louis Curtis : une après-midi pour mieux le connaître », avec les mêmes conférenciers qui approfondiront chacun une approche de leur choix, dont celle de Patrick Voisin : « Jean-Louis Curtis, ancien ou moderne ? Peut-être antimoderne ! ».

Enfin, à la fin du mois, l'Académie de Béarn tiendra le même stand durant les trois journées des Idées Mènent le Monde (28, 29 et 30 novembre), dans la salle des Ambassadeurs.

**Jean Marziou**

## **Le jour de leur prix Goncourt**

### **1947 : Jean-Louis Curtis ou le succès du « chérubin »**

Paris est en deuil ce matin du 8 décembre 1947. Sous un ciel humide, une foule immense et recueillie rend un suprême hommage au général Leclerc, mort fin novembre dans le crash de son avion en Algérie. Tandis qu'à Notre-Dame on célébrait les funérailles du libérateur de Paris et de Strasbourg, on apprenait le décès de Tristan Bernard, le romancier et auteur dramatique célèbre pour ses mots d'esprit. Deux disparitions qui n'occultent pas la grave crise sociale qui secoue la France, paralysée par de nombreuses grèves.

Si les parisiens n'ont qu'une question à l'esprit : « Le métro marchera-t-il aujourd'hui ? » la gent littéraire n'a qu'un souci aujourd'hui : rallier la place Gallion et le restaurant Drouant pour assister à l'attribution du prix Goncourt 1947. Suivant la tradition, les journalistes chargés de relater l'évènement dont le pied de grue, supportant stoïquement la pluie, devant la porte de chez Drouant. Le temps passe et toujours aucun jurés Goncourt à l'horizon. Chacun se demande où sont-ils et ce qu'ils font ? C'est tout simple ! Aujourd'hui, les Goncourt mettent les bouchées doubles. Avant de décerner le prix, ils tiennent chez leur notaire leur assemblée générale. 0 surprise et littérature : le notaire des Goncourt s'appelle M. Jourdain ! Et c'est rue des Pyramides qu'il fait de la prose sans le savoir.

Une visite notariale imposée par l'affaire Guitry. Le dramaturge ayant bénéficié d'un non-lieu de la justice d'épuration, il est disculpé et donc réintégré de droit dans la compagnie littéraire qui l'avait marginalisé, sinon suspendu, dans le doute. Mais Guitry ne l'entend pas de cette oreille. Avec son confrère René Benjamin, également inquiet à la Libération, il menace la Compagnie Goncourt de procès. La scission platonique des Dix est devenue, ni plus ni moins un schisme.

Dans le bureau de Me Jourdain, Colette qui avait le pouvoir de Francis Carco, toujours boudeur, Roland Dorgelès, André Billy, Léo Larquier, Alexandre Arnoux,

J.H Rosny, et Pierre Descaves qui avait apporté le bulletin de vote de son père, débattent avec calme de la situation de plus en plus tendue qui règne entre les huit orthodoxes et les deux dissidents, pourtant invités à participer à la réunion. « Considérés comme morts depuis trois ans en raison de leurs ennuis avec les tribunaux de l'épuration, bien qu'ils aient été blanchis, Guitry et René Benjamin lancent un « Goncourt hors Goncourt », raconte Pierre Assouline dans son essai *Cent dix de vie littéraire chez les Goncourt*. Et pour cette édition 47, les deux hérétiques décernent leur prix à Kléber Haedens pour *Salut au Kentucky*, lequel portera donc la bande « Prix Jules de Goncourt » et même une bande rouge avec « Le prix Goncourt » en gros caractères, et en plus petit « de Sacha Guitry et René Benjamin ». Les Goncourt officiels leur font un procès, ainsi qu'à leur éditeur Robert Laffont. Ils seront condamnés, » complète Pierre Assouline.

Le favori, c'est Jacques Perret, pas Curtis

Revenons place Gallion et à l'arrivée tant attendue de Madame et Messieurs les jurés. Ils ne sont que six à débarquer du taxi. Colette, Alexandre Arnoux, André Billy, Justin Rosny jeune, Léo Larguier, et Roland Dorgelès ; Lucien Descaves et Francis Carco votant par correspondance. Leur qualité de gens de lettres se reconnaît immédiatement à la cabossure savante de leur chapeau. Chacun a son style, mais tous observent une petite allure spécifiquement Goncourt que complète le pardessus raglan. Colette, seule, fait exception, tout au moins en ce qui concerne la coiffure. Si elle est sans chapeau, elle n'échappe pas au raglan.



Colette et les membres du jury du prix Goncourt Roland Dorgelès, Pierre Descaves, Alexandre Arnoux, André Billy et Léo Larguier.

Les Goncourt s'engouffrent dans le vestibule de chez Drouant. Les jurés masculins grimpent allègrement l'escalier. Mais à l'arrivée de Colette, qui marche péniblement, appuyée sur sa canne, le personnel de chez Drouant, désolé, se confond en excuses.

— L'air comprimé est en grève, madame, gémit le gérant au garde à vous, montrant l'ascenseur qui boude dans sa cage.

— Ah ! mes bons messieurs, on s'en tirera ! soupire Colette, qui s'arc-boute à l'assaut de l'escalier, au bras de Roland Dorgelès.

— Prenez patience, dît tranquillement la grande écrivaine. Je peux monter à pied. J'arriverai toujours en haut avant la fin du déjeuner !

Et un éclair de malice dans ses beaux yeux toujours jeunes, Colette monte lentement l'escalier entre deux haies de curieux à deux doigts de l'applaudir.

Devant le célèbre restaurant, avant d'être invitée à entrer, la meute journalistique essaye de deviner à la mine des six le nom du prochain lauréat. La discussion sera, dit-on, animée. D'autant que les jurés Goncourt ont décidé de ne plus tenir compte des livres que leur envoient les éditeurs comme si c'était une présélection. Ils s'émancipent !

Cette année, certains des volumes soumis aux critiques de la place Gaillon se distinguent par leur épaisseur. *Planète sans visa*, de Jean Malaquais, compte 800 pages ; *le Temps des rencontres*, de Michel Zaraffa, 757 ; *Etoile absinthe*, de Maria Le Hardouin, 500. Face à constat, Roland Dorgelès parle de lecture forcée. Mais il y a aussi d'autres livres moins volumineux : *le Caporal épinglé*, de Jacques Perret, a déjà obtenu des voix au cours des différentes compétitions de la saison dernière, *Les Forêts de la nuit* de Jean-Louis Curtis, déjà remarqué pour le Femina ; *Les Solitudes*, de Marcel Sauvage ; *le Cap de désespérance*, de Jean Feuga ; *l'Accident*, d'Armand Hoog, ont des partisans. Tandis que les augures discutent, les pronostics vont leur train.

— Les chances de Curtis diminuent, révèle un présumé bien informé. D'autres affirment que Jacques Perret part grand favori pour le Goncourt. Et chacun attribue le Renaudot à Maria Le Hardouin.

## **Homard et poularde au menu**

Un brouhaha précède un grand remous. Il est 13 h. On va tout savoir ! On approche le micro... Enfin, voilà André Billy avec à ses côtés Pierre Descaves,

porte-parole des Renaudot et Alexandre Arnoux, le benjamin, qui associe d'abord l'Académie Goncourt au deuil national. Puis il lit : « Au troisième tour de scrutin le prix Goncourt est attribué à Jean-Louis Curtis pour *Les Forêts de la nuit* par six voix, contre deux à Jacques Perret, auteur du *Caporal épinglé*. » On apprend que Daniel Robin, Peyrefitte, Toesca, Sauvage, ont obtenu des voix au second tour, et que les Goncourt, pour s'associer au deuil national, demandent aux photographes de s'abstenir (!) Aujourd'hui, si ces messieurs déjeunent, cela ne doit point laisser de traces dans les albums d'images. Mais on n'a pas un mot pour Tristan Bernard...

— Prix Renaudot, par six voix à Jean Cayrol, contre trois à Maria Le Hardouin et une à Paul Vincent, article Pierre Descaves.

Poignées de mains, congratulations. Les deux hérauts poussent leurs portes respectives et, d'un pas animé par une conscience tranquille, vont déjeuner. Au menu des Goncourt ce 8 décembre 1947 : Huîtres de Marennes, Homard de Rouen, Poularde farcie à l'Auvergnate, avec des marrons bien braisés. Puis du camembert à 35 %, Et un soufflé Grand Marnier. Comme vins : Pouilly Fuissé, Malartic 36, et Blanc de Blanc.

Pendant ce temps, les gens mal renseignés se demandent si on allait « les » voir. Qui ça ? Mais les deux dissidents pardi ! Sacha Guitry et René Benjamin considèrent comme nuls et non avenus tous les actes de l'Académie depuis 1940. Comme une dernière provocation, rapportent les journalistes fouineurs, les deux scissionnistes déjeunent en face de chez Drouand à la Fontaine-Gallion avec leurs dames. On ne sait jamais... Si les Six avaient eu des remords... Mais l'Académie restait ferme sur ses positions.

### **Le reporter Paul Guth à la recherche du lauréat**

Mais où trouver Curtis ? Au restaurant Le Caneton, place de la Bourse, où Mme René Julliard accompagnait, l'année dernière, Jean-Jacques Gautier, le vainqueur de l'édition 1946 ? Mais point de lauréat à table. Chargé par *Le Figaro Littéraire* de couvrir la remise du prix Goncourt 1947, Paul Guth part à la quête de l'élu. Plus vraiment professeur et pas encore totalement homme de lettres, Paul Guth se consacre, depuis la fin de la guerre à la littérature mais aussi pour subvenir à ses besoins, au journalisme et à la radio.

Dans un style enlevé, il raconte sa recherche du lauréat au lycée Jacques-Decour, au pied de la butte Montmartre, où Louis Laffitte, alias Jean-Louis Curtis est prof d'anglais. « Plus connu, dès aujourd'hui, sous le nom de Jean-Louis Curtis, il habiterait Cité des Fleurs, près de l'avenue de Clichy, » révèle dès la première ligne de son reportage Paul Guth qui, en 1953, publiera *Les Mémoires d'un Naïf*, premier roman à succès d'une chronique qui comptera sept volumes.

Et il poursuit sa visite sur le terrain à la Cité des Fleurs. « Une interminable rangée de pavillons de banlieue. Des pavés déchaussés dans les fissures desquels on pourrait enterrer un chat.

— M. Laffitte a le Prix Concourt ! s'écrie la propriétaire, Mme Coucoureux, d'Albi, en joignant les mains sur son tricot de laine violette. Je n'ai pas lu son roman, il doit me l'offrir. Mais j'ai lu ses deux premiers. Il y a des choses un peu crues, ce qu'on ne trouve pas dans une œuvre de Georges Ohnet ou de Lamartine.

Enfin, c'est le style moderne !

Elle aime bien M. Curtis.

— Il y a huit jours nous l'avions à déjeuner. Physiquement c'est plutôt une tête de femme. Superbe. Trente ans juste.

J'essaie de voir, au troisième, si M. Curtis n'est pas là. Sous la lampe mourante du palier une porte s'entre-bâille : le grenier avec les sacs de sable réglementaires contre la bombe atomique, une échelle double et une caisse vide. M. Curtis n'y est pas.

### **L'anonymat du lycée avant la notoriété parisienne**

Paul Guth fonce alors au lycée Jacques-Decour, au pied de la butte Montmartre.

— Laffitte ! Je ne savais pas qu'il écrivait, moi, ce gars-là ! s'écrie M. Rouxel, son collègue professeur d'anglais dans le même lycée.

— Laffitte ? Laffitte ? Mais oui, c'est le type qui a été nommé en octobre en remplacement de Bars, parti à Boulogne-sur-Mer.

C'est la grève aujourd'hui au Lycée Decour. Dans la salle des professeurs, il n'y a que quelques enragés du billard. Ils arrêtent leur partie, la queue de billard levée.

— Laffitte ? Laffitte ? grommelle M. Poulain, professeur d'Allemand, en veste de velours bleu nuit et pochette brodée. Mais c'est le petit qui a une moustache.

— Il n'a pas de moustache, Laffitte. C'est celui qui a de jolis yeux, réplique M. Rouxel. Il va falloir qu'il paie une bouteille.

— Il a le Goncourt, Laffitte ? grogne M. Fringant, professeur adjoint. Mais il a raté

le Femina !

— Laffitte, c'est celui qui joue au bridge. Il se défend bien.

— Mais non, il ne joue pas au bridge. Le voilà, tenez, c'est celui-là, Laffitte. Un célibataire, un rêveur, un type très chic.

On l'écrase de l'index sur une photographie scolaire, où il se tient serré entre ses collègues, en pépin de raisin.

— Vous ne savez pas s'il y a grève ? On a Richard, Baptiste, Arnold, demandent des petits élèves d'une voix pure à la concierge en blouse blanche, tandis que Rollin, qui avait donné jadis son nom au lycée, croise dans la cour ses mollets de bronze.

Paul Guth finit par retrouver le lauréat dans les bureaux des éditions Julliard, rue de Monceau, où il se prête complaisamment aux exigences de l'interview. Il dit très désinvolte :

— Bah ! J'ai mis des phrases les unes au bout des autres...

Le reporter-écrivain du Figaro Littéraire rectifie : « Jean-Louis Curtis est déjà attaché au chevalet. Éclairs des photographes qui lui fouillent la peau, poignées de main qui lui démanchent l'épaule, dédicaces débitées à la chaîne. Il baisse de longs cils de soie. Il murmure avec la voix enrouée de Chérubin. Il est si suave, si exquis, qu'on ne voit même pas qu'il a des chaussettes vertes à raies rouges. Joseph Kessel et Charles Plisnier s'approchent comme des ogres et déclarent, à la radio, qu'ils se réjouissent du succès de Chérubin. Il est né à Orthez. Du collège catholique de la ville et de l'agrégation il a sauté, par une échelle en fils de la Vierge, dans l'avion Curtis de la guerre qui lui a donné son pseudonyme. Son père fabrique des meubles, à Orthez.

— Mon père est un artiste, dit-il avec ce roucoulement de palombe qu'ont les Pyrénéens, et nous parlons ensemble notre patois », raconte encore Paul Guth.

La notoriété médiatique de Jean-Louis Curtis enfle très vite. Plusieurs magazines lui consacrent alors des portraits flatteurs. Le prix Goncourt 1947 ne refuse pas les interviews et les photos posées. Fort de cette consécration, il enchaîne les succès d'écriture au point être remarqué par Mauriac qui lui reconnaît « le don que Dieu n'accorde qu'au petit nombre ».

(Sources : Archives du *Figaro Littéraire*, *Le Monde*, *Les Lettres Françaises*, *Franc-Tireur*, *Ambiance*, *l'illustré de Paris*, *France-Soir* )

---

## CONVERSATIONS ACADÉMIQUES

---

**Mardi 14 octobre à 16h, villa Lawrance : Conversation académique avec Marie-France Lecat**



### NAPOLÉON III BATISSEUR DU SUD-OUEST

C'est en effectuant mes recherches sur l'Impératrice Eugénie à Biarritz et la construction de la Résidence impériale que je me suis rendu compte de tout ce que Napoléon III avait entrepris pour aider ces territoires du Sud-Ouest dont certains étaient vraiment défavorisés, telles les Landes de Gascogne où tout était à faire et surtout à repenser pour aider les habitants à vivre mieux.

Avant même d'être élu président de la République en 1848, le prince Louis-Napoléon Bonaparte était convaincu qu'un jour il gouvernerait la France et qu'il lui

insufflerait une nouvelle dynamique sur le modèle de son oncle.

Quand il arrive au pouvoir, il ne connaît guère son pays car c'est en exil qu'il a passé le plus clair de son existence. Et c'est pendant son long périple de plusieurs semaines au cours du dernier trimestre de 1852 qu'il va découvrir les territoires traversés et qu'il va, à Bordeaux, le 9 octobre, annoncer son vaste programme : « ...Nous avons d'immenses territoires incultes à défricher, des routes à ouvrir, des ports à creuser, des rivières à rendre navigables, des canaux à terminer, notre réseau de chemin de fer à compléter... » L'Aquitaine, de Bordeaux jusqu'à Hendaye, d'Arcachon jusqu'à Pau, va se développer beaucoup sous le règne de Napoléon III.

## LES LANDES DE GASCOGNE

**Le mot « lande »** évoque une étendue de terre désolée où ne poussent que des ajoncs, des genêts et des bruyères. Stendhal, dans son *Voyage dans le Midi* (1838), décrit ces paysages désolants : « C'est le pays le plus triste du monde ! L'eau y est couleur de café et le sable est à peine couvert, de temps à autre, par des pins qu'on écorche pour avoir de la résine. Mais quand il n'est pas écorché, ce pin est le plus vilain arbre du monde. »

**En effet**, ce territoire hostile, marécageux en hiver et torride en été, dont le sol sableux s'agglutine à 75 centimètres de profondeur, « l'alias », imperméable, donne une terre pourrie une partie de l'année à cause des eaux stagnantes, et desséchée le reste de l'année. Les communications y sont difficiles et les voyageurs préfèrent éviter ces contrées inhospitalières où ne survivent que des communautés rurales et pastorales. L'élevage extensif des ovins ne produit que peu de moutons faméliques.

**L'idée** de mettre en valeur et de coloniser les Landes n'est pas nouvelle. Dès la fin du XVIIIe siècle on a réussi à fixer les dunes du littoral en les ensemençant de pins maritimes. Et Napoléon III qui se rappelle qu'en 1808 son oncle, de passage dans

la région, avait déclaré : « Je veux faire du département des Landes l'un des premiers de l'Empire et un jardin pour ma vieille garde », prend deux décisions. Tout d'abord, il souhaite un tracé direct Bordeaux-Bayonne pour la voie ferrée et il fait voter la loi du 18 juin 1857 qui définit un vaste programme de mise en valeur des Landes, grâce notamment au percement de routes agricoles, au creusement de fossés et collecteurs, et à l'édification de canaux.

**Les frères Péreire** ont déjà acheté 10 000 hectares, l'Empereur sur sa cassette personnelle en acquiert lui-même près de 8 000 à plusieurs communes au centre du département dans sa partie la plus insalubre et la plus désertique, où les maladies, la pellagre notamment, sont le lot des habitants. Cela va constituer le *Domaine impérial des Landes*. Et il publie une loi afin d'obliger les communes à assainir et à planter de pins les espaces impropres à la culture, l'Etat se substituant aux municipalités récalcitrantes pour exécuter le travail à leur place et se rembourser sur les bénéfices de l'exploitation du bois et de la résine. Sous le Second Empire 1 200 000 hectares de pins seront plantés dans les trois départements des Landes, de la Gironde et du Lot-et-Garonne.

**En faisant naître** la plus grande forêt d'Europe à l'emplacement d'une zone inculte et malsaine, ce qui lui vaut d'être appelé « le régénérateur des Landes », Napoléon III va plus loin encore quand il donne vie à son utopie : la création ex nihilo du village de **Solférino**. Son objectif : non seulement développer la forêt et l'agriculture mais aussi le progrès social.

## SOLFERINO

Ce village, d'un peu plus de 9 000 hectares, situé en bordure de la voie ferrée Bordeaux-Bayonne inaugurée en 1854 et de la route impériale n° 132, actuelle Nationale 10 est constitué de parcelles prélevées sur les communes de Sabres, Morcenx, Onesse, Escource et Labouheyre.

Afin de « peupler les Landes de bons ouvriers ruraux », il fait construire des maisons d'habitation appelées « cottages ». Il souhaite que « les familles laborieuses trouvent une certaine abondance » et que « la classe ouvrière agricole s'améliore et se perfectionne ». Le choix des familles est sévère : elles doivent réunir les « meilleures conditions d'activité intelligente et de moralité ». Les « cottagers » disposent d'une maison, d'un jardin potager et d'un champ de près de 2 hectares. Ils ne paient pas de loyer mais doivent 75 journées de travail par an au *Domaine Impérial*. Au bout de dix ans ils deviendront propriétaires de leur cottage et de leur terrain.

**Peu à peu** la vie s'organise. Si les paysans ont besoin des attelages de bœufs qu'ils n'ont pas les moyens d'entretenir eux-mêmes, ils peuvent les louer. Au début leur sont fournis les outils de première nécessité, des engrais, des semences ainsi qu'une vache laitière et un à deux porcelets qui leur assurent l'auto-subsistance.

En 1860 est construite une église, en 1863 une école de garçons est abritée tout d'abord dans les locaux de la mairie. L'école de filles devra attendre 1868. Le village compte alors 592 habitants et toute commune de plus de 500 habitants se doit d'avoir une école de filles.

C'est en 1863, quand le village est érigé en commune qu'il prend le nom de **Solférino** en souvenir de la victoire de l'armée impériale sur les Autrichiens en 1859 dans cette ville de Lombardie, lors de l'intervention française en faveur de l'unité italienne.

## LES MARAIS D'ORX

En 1858 l'Empereur se porte acquéreur du Marais d'Orx, non loin du *Domaine Impérial*, à 20 kilomètres au nord de Bayonne, à proximité de l'océan atlantique, sur la commune de Labenne. C'est une étendue de 1 200 hectares, creusée de canaux, assainie à l'aide de pompes gigantesques, que l'on peut voir aujourd'hui encore sur le site, par un procédé analogue à celui employé en Hollande pour les

polders.

L'Empereur ayant à ce moment-là pour maîtresse la très jolie comtesse Walewska, épouse de son cousin, le fils naturel de Napoléon Ier le comte Walewski, décide d'en faire cadeau à ce dernier tout en continuant à prendre à sa charge les travaux de drainage. C'est l'ingénieur Henri Crouzet qui fait creuser 22 kilomètres de canaux. Mais cela ne suffit pas, la pente étant trop faible. Alors il fait installer des pompes qui permettent de déverser l'eau dans un canal navigable allant jusqu'à Capbreton. Peu à peu des métairies sont construites, les terrains sont ensemencés. Mais la tâche est tout de même titanesque. Au bout de quelques années le comte va en Allemagne pour se procurer de nouvelles pompes plus puissantes. Mais il meurt sur le chemin du retour.

**L'Empereur** rachète le domaine, on compte désormais 32 métairies, et il en fait don à ses deux fils naturels qu'il avait eus pendant sa captivité au fort de Ham en Picardie. L'aîné, Eugène Bure (1843-1910) est fait comte d'Orx, le second, Alexandre comte de Labenne. Mais celui-ci vend sa part à son frère pour s'installer en Bretagne. Eugène va s'occuper activement du marais jusqu'à sa mort. Il fait construire une vaste maison à proximité sur une colline et devient maire de Saint-André-de-Seignanx, réélu plusieurs fois.

Depuis Biarritz, l'Empereur venait régulièrement visiter le *Domaine Impérial*, le village de Solférino ainsi que le Domaine d'Orx.

## LE PONT DE SAINT-SAUVEUR

**ETE 1859** Le début de l'année a été extrêmement bénéfique pour l'Empire et l'Empereur. La guerre contre l'Autriche s'est terminée par les victoires de Magenta et de Solférino le 24 juin. Le 18 août 1859 est un jour historique pour le chemin de fer puisque la Compagnie du Midi des frères Péreire a réussi le tour de force d'achever à temps les travaux réalisant la liaison directe Paris-Tarbes. Napoléon III et Eugénie sont les premiers voyageurs. Après une courte halte chez le ministre

Achille Fould à Tarbes, ils gagnent la station de Saint-Sauveur.

Eugénie qui ne s'est pas vraiment remise depuis la naissance du Prince impérial va s'y soigner. L'Empereur l'accompagne. Après plusieurs cures à Vichy et à Plombières pourquoi ne pas essayer Saint-Sauveur qui a accueilli nombre de personnalités historiques : Gaston Fébus, les souverains de Navarre, la duchesse d'Angoulême fille de Louis XVI, la duchesse de Berri, et d'autres.

L'Empereur y vient aussi par une sorte de nostalgie puisque sa mère la reine Hortense y a séjourné. Quand il n'est pas en train de se baigner ou de boire les excellentes eaux de la station, il

parcourt la région et, comme toujours, il ne voit pas les choses telles qu'elles sont mais comme elles devraient être.

Beaucoup de maisons sont en ruines ainsi que la chapelle. Il la fait reconstruire. Les ouvriers arrivent le 1er septembre pour travailler sous les ordres d'Emile Boeswilwald, architecte des Monuments historiques et élève de Viollet-le-Duc. Et même il fait élever une deuxième chapelle. Les deux édifices seront achevés un an plus tard. Quand l'Empereur décide quelque chose il faut aller vite.

**A cette époque** la route de Luz à Saint-Sauveur est un cul-de-sac qui en amont se termine sur des précipices. Nulle communication par voiture n'est possible avec la rive droite. Le pont Gontaud qui traverse le gave au fond de la gorge est à peine un passage pour piétons desservi par un sentier étroit et difficile. Cela fait longtemps que l'on songe à un vrai pont mais à cause des éperons rocheux qui s'avancent en plusieurs endroits, on y a renoncé. L'Empereur qui sait s'entourer d'hommes compétents fait faire toutes les études nécessaires. Les travaux sont gigantesques mais en moins de dix mois le pont sera ouvert à la circulation. Il suffisait tout simplement d'élever une tour en bois de 45 mètres de hauteur reposant dans le lit du gave. L'arche du pont s'élève à 66 mètres au-dessus du gave avec une balustrade de fonte de 24 tonnes. Véritable exploit.

**En allant visiter** le cirque de Gavarnie l'Empereur fait aménager une vraie route

pour remplacer le sentier existant. Les travaux dureront trois ans.

## SAINT-JEAN-DE-LUZ

Une autre entreprise titanesque va se mettre en place par la volonté de l'Empereur. Ce sont les digues de la baie de Saint-Jean-de-Luz.

**Jusqu' au XVIIe siècle** la rade de Saint-Jean-de-Luz était protégée par des défenses naturelles : la pointe de Socoa à Ciboure à l'ouest, la pointe de Sainte-Barbe à l'est de la baie et les hauts-fonds de l'Artha entre les deux. Ces hauts-fonds formés de couches de silex séparées par les lits de marne subirent les assauts répétés de l'océan et finirent par disparaître, ouvrant un passage aux puissantes lames qui attaquèrent la dune, ultime protection pour les habitations du quartier de la Barre à l'ouest.

**Pendant deux siècles** les habitants de Saint-Jean et de Ciboure vécurent dans l'insécurité et se battirent pour essayer de sauver le port et la partie de la ville régulièrement attaquée par les flots.

Sous Henri IV déjà on avait envisagé d'élever des digues mais la tâche s'avérait difficile et coûteuse. Alors on se contenta de construire un mur de garantie le long de la plage à l'est, détruit peu après par une tempête.

Sous Louis XVI des travaux de fermeture de la rade furent engagés : deux jetées depuis Socoa et la pointe de Sainte-Barbe de 180 mètres mais peu à peu elles furent grignotées et réduites à néant.

**Ce ne fut** donc que sous Napoléon III que les villes de Saint-Jean-de-Luz et Ciboure furent enfin sauvées.

En 1854 lors d'une visite sur la Côte basque qu'Eugénie souhaitait faire découvrir à l'Empereur, ce dernier reprit le projet de réduire la passe des navires.

**Après quelques essais** de jetées à claire-voie, moins coûteuses mais moins efficaces, il fallut se résoudre en 1860 à revenir au projet initial de digues pleines. La construction de trois digues fut décidée. Une digue de 260 mètres à partir de

Socoa fut mise en chantier en 1864. On créa un récif artificiel de blocs de pierre naturelle et de blocs factices jusqu'au niveau des basses-eaux, sur lequel fut élevé une muraille en maçonnerie, terminée en 1876, c'est-à-dire après la mort de l'Empereur. On s'attaqua ensuite à la digue de Sainte-Barbe selon le même procédé, terminée en 1883. Enfin, la digue de l'Artha fut celle qui donna le plus de mal. Commencée en 1879, elle subit de plein fouet plusieurs tempêtes et chaque fois c'était une dizaine de mètres de digue qui était détruite. Elle ne fut achevée qu'en 1895.

**Chaque année quand** l'Empereur se rendait en septembre à Biarritz, il venait vérifier l'avancement des travaux, cherchant toujours à apporter des améliorations. En 1860 il fit aménager une route carrossable de Ciboure à Socoa afin de remplacer le simple sentier qui longeait la falaise, sans protection contre la mer.

**Ainsi, alors que** les Luziens avaient cru que toute la ville allait disparaître à la suite des terribles tempêtes des XVIIIe et XIXe siècles, ce fut par la volonté de Napoléon III que Saint-Jean-de-Luz fut sauvée et qu'elle est devenue la plage la plus sécurisée de la Côte basque. Cela marqua le début d'une ère nouvelle pour les deux communes, Saint-Jean et Ciboure, avec la création d'établissements de bains, de casinos qui attirèrent la haute société sur la Côte basque.

**Les superbes boiseries** actuelles qui constituent les galeries de l'église Saint-Jean-Baptiste ont été remplacées sur la cassette de Napoléon III.

## LE CHATEAU DE PAU

**Le château des** rois de Navarre, ancienne forteresse de Gaston Fébus, heureusement épargné pendant la Révolution en hommage à Henri IV, aurait pu redevenir non pas résidence royale mais résidence impériale. En effet, vers les années 1865-1866 Napoléon III déjà malade et Eugénie avaient envisagé, dès que le Prince impérial aurait atteint sa majorité en 1874, de se retirer à Pau. A la fois

proche de l'Espagne et de Biarritz et des stations thermales des Pyrénées, la ville offrait aussi un climat très doux l'hiver.

**L'Impératrice** connaissait Pau depuis 1845, elle avait alors dix-neuf ans. Avec sa mère et sa sœur, lorsqu'elles se rendaient aux Eaux-Bonnes, après sa cure, elles ne manquaient pas de passer par Pau où elles étaient reçues par la famille de Castelbajac.

**Louis-Philippe**, soucieux de se rattacher à son glorieux ancêtre, avait déjà entrepris la complète restauration du château. Pendant dix ans tous les corps de métiers s'activèrent pour lui rendre son lustre.

Le décor intérieur fut complètement recréé dans l'esprit de la Renaissance. On construisit un pont pour relier le château à la Basse-Plante et au parc et on ajouta une tour, la tour Louis-Philippe. L'ancien corps de garde fut transformé en chapelle.

**1848**, c'est la chute de Louis-Philippe. On interrompt les travaux. A partir de 1853 c'est Napoléon III qui les reprend. Il aimait bien ce château et il fut le seul souverain qui y ait logé depuis Louis XIII.

Divers architectes vont se succéder sous la surveillance du ministre Achille Fould qui vient régulièrement dans sa propriété de Tarbes : c'est d'abord l'aile nord qui est remise en état, puis Auguste Ancelet, un des architectes de la villa Eugénie à Biarritz transforme l'entrée principale à l'est. Différents corps de bâtiments sont démolis et il élève un portique à trois arcades flanqué d'une tour de quatre étages, l'actuelle tour Napoléon III. Il fallait avant tout laisser pénétrer l'air et la lumière dans la cour d'honneur sombre et humide. Ce portique, néo-Renaissance, offre une entrée majestueuse entre le château et la ville. Et pour rendre hommage aux souverains de Navarre qui avaient fait construire toutes les parties Renaissance il fait exécuter les médaillons d'Henri d'Albret et Marguerite de Navarre. Auguste Lafollye restaure la chapelle où il fait percer deux fenêtres circulaires décorées et

exécutées dans le style du chevet de la chapelle. Il consolide l'escalier d'honneur et restaure les façades de l'aile du Midi. Enfin, il installe une bibliothèque au premier étage dans le salon Bernadotte afin d'y abriter les 6 000 volumes achetés en 1867 par Napoléon III à André Manescau, bibliophile, maire de Pau de 1843 à 1848, qui avait réuni un grand nombre d'ouvrages sur Henri IV et le Béarn.

Hélas, le château d'Henri IV ne devint pas la maison de retraite de Leurs Majestés Impériales.

**Comme toujours** l'Empereur répondait aux sollicitations des uns et des autres car il avait à cœur d'améliorer les conditions de vie des Français.

A quelques kilomètres de la cité d'Henri IV, dès 1848, des propriétaires proches des communes du Lagoin avaient demandé l'ouverture d'un canal relié au gave de Pau qui apporterait un supplément d'eau pendant l'été lorsque le Lagoin cessait de couler et ne formait plus que des mares insalubres. Après des années de tergiversation, en 1859, un décret impérial permit de fonder la Société d'Irrigation de la Plaine du Lagoin en vue de la construction et de l'entretien des canaux dérivés du gave de Pau. Les travaux débutèrent en 1860 mais, lourdement endettée, la Société dut céder la place à une compagnie anglaise qui parvint à mener à bien le projet.

Comme on le voit Napoléon III avait un lien particulier avec le sud-ouest. On peut associer l'Empereur à Antoine d'Abbadie, qui éleva son château à Hendaye, à Achille Fould qui possédait une vaste propriété à Tarbes, à Haussmann qui, avant Paris avait transformé Bordeaux, et aux frères Péreire qui créèrent la ville d'hiver d'Arcachon. Tous ces hommes, ambitieux, développèrent au même moment leur propre territoire. Seul, l'Empereur le fit sans égoïsme pour le bien des Aquitains.

## L'ACADÉMIE EN VISITE

Au château Saint Pé à Salies de Béarn chez notre confrère Bernard Berdou d'Aas.



Salies de Béarn

Aimablement, accueillis par Bernard Berdou d'Aas pour la visite du château de Saint Pé superbement rénové par ses soins, un groupe d'Académiciens profitant d'un beau soleil d'octobre, se retrouvèrent rue Laroumette dans des lieux des lieux restaurés d'une main très sûre, témoins en même temps d'une sensibilité particulière au patrimoine et d'un goût très sûr dans l'agencement, la restauration, la nature des matériaux et la restitution d'un bâtiment dont le propriétaire nous fit l'histoire, en commençant par la prison des sorcières, la sauge plantée pour se protéger du mauvais sort, la nature fortifiée de ce type de bâtiment d'un côté et de l'autre, tourné vers le sud, ouvrant vers une étendue végétale à forte pente, le bâtiment destiné à l'habitation permit de découvrir tout le charme et la décoration délicate de ses intérieurs. Nous apprîmes à l'occasion les circonstances de cette longue, restauration qui commença par l'acquisition d'une quasi ruine, et comment elle fut relevée, aménagée, et restituée dans son état actuel par les propriétaires qui surent trouver dans les salles des ventes, chez les antiquaires, et en tout lieu où se négocient les éléments essentiels au patrimoine que le temps a dispersé. Tout cela en fin de compte permet de comprendre comment des parisiens établis dans la capitale, ont pu oser faire le pas de venir habiter dans un lieu qui leur ressemble dès lors qu'il est sorti en partie de leurs mains.

Passionnante visite qui s'est terminée à « La Belle auberge », une adresse connue de quelques-uns, nichée quelque part et où se pratique une cuisine de qualité indispensable à la réussite de ce genre de journée.



Petite collation d'accueil au château



## Conversation académique avec Sergi Javaloyès

**Mardi 21 octobre à 16h, villa Lawrance.**



Sèrgi Javaloyès

## Bernard Manciet, le ciel et les landes

### L'HOMME MANCIET

**Ce texte que je vais vous livrer est le fruit d'une longue amitié, étrange et parfois tourmentée, tant parfois Bernat Manciet était imprévisible. C'était sa façon d'être et d'écrire.**

Il naît le 27 septembre 1923 à Sabres dans ce qu'on appelle le « Haut Lana », la grande lande de Gascogne, dans le département des Landes. Malgré une santé fragile, il est asthmatique, il va à

l'école publique à Sabres, au petit lycée de Talence puis au grand lycée de Bordeaux appelé aujourd'hui Lycée Michel de Montaigne. Il est accueilli par ses oncles curés au presbytère de Gradignan, il y découvre la littérature antique qui sera, comme nous le verrons, un des sédiments de sa géologie littéraire.

En juin 1940, alors que la guerre fait rage au Nord, il a 17 ans. Il passe la première partie de son bac à la Faculté des lettres de Bordeaux, siège du gouvernement Pau Raynaud en exil. Il prépare une licence de lettres classiques à la Sorbonne et est étudiant à Sciences-Po Paris. C'est en 1945, alors qu'il est démobilisé de la 2<sup>ème</sup> DB du Gal Leclerc qu'il publie ses premiers poèmes dans la revue *Reclams de Biarn e Gascogne*, émanation de l'Escole Gastoû Febus, le félibrige béarnais et gascon, dont *lo capdau*, le président, est Simin Palay. La revue *Reclams* est, elle, dirigée alors par Miquèu de Camelat, le grand écrivain gascon, qui sera son premier mentor et son soutien et ceci jusqu'en 1948.

Bernard Manciet quitte l'Escole Gastoû Febus après un conflit avec Simin Palay, concernant la conception de la poésie moderne. Simin Palay reste malgré tout un conservateur en toute chose, ce qui n'est pas le cas de Miquèu de Camelat.

Miquèu de Camelat le recommande alors à Ismaël Girard, directeur de la revue *Òc*, émanation de l'Institut d'Études Occitanes, créé en août 1944 à Toulouse. Il en deviendra le directeur de la publication pendant plus de 30 ans.

En mai 1947, après avoir été démobilisé de la 2<sup>ème</sup> DB, licencié ès-lettres et sorti major de Sciences Po, il est appelé en Sarre, la zone française d'occupation en Allemagne. Il est tout d'abord assistant de français au lycée de garçons de Spire, ville portuaire fluviale sur le Rhin, au sud du Land de Rhénanie-Palatinat, tout en conservant un service – rien n'est clair à ce propos — à Coblenze. Il est nommé en novembre de la même année lecteur de français à Ludwigshafen où il reste jusqu'à fin septembre 1948.

En 1950, il accède, là-aussi rien n'est clair, au grade d'ingénieur chimiste (3<sup>ème</sup> échelon) dans l'entreprise chimique I.G Farben qui a produit l'horrible gaz Zyclon B. utilisé par les nazis dans les chambres à gaz. Pour mémoire, sa fabrication s'effectuait à Auchwitz-Monowitz où Primo Levi, ingénieur chimiste travaille. Il y recueille les éléments constitutifs de *Si c'est un homme*, son chef d'œuvre.

Bernat Manciet est certainement chargé d'une mission de dénazification des dirigeants allemands — c'est une hypothèse que nous émettons avec Guy Latry, universitaire, son incontestable spécialiste — de cette entreprise. Il est aussi chargé de la formation politique des jeunes dirigeants démocrates-chrétiens allemands dont Helmut Kohl, le futur chancelier dont il

m'a souvent parlé. Pendant cette même période allemande il fréquente peintres expressionnistes, écrivains, penseurs d'avant-garde d'outre-Rhin.

Son contrat s'achève à la fin 1952. En 1953, Manciet est fonctionnaire auprès de la mission diplomatique française à Sarrebruck, en Allemagne. Il est diplomate et sera envoyé tout d'abord sous le même titre d'ingénieur chimiste au Brésil puis en Uruguay alors qu'il ne parle ni le castillan, ni le portugais.

L'expérience de l'Allemagne dévastée, hantée par l'horreur nazie et la Shoah lui fait choisir pour son œuvre, le mode épique, mode usitée par les poètes baroques gascons du XV<sup>ème</sup> et XVI<sup>ème</sup> siècles. Il n'abandonnera jamais l'épopée. C'est sa marque de fabrique. C'est en 1955 qu'il abandonne le corps diplomatique et revient dans sa lande natale où son père, chef d'entreprise, vient de mourir. Il se marie et reprend la scierie de son beau-père à Commensacq, près de Sabres dans les Landes qui viendra à être mise en liquidation judiciaire dont il tire un roman aujourd'hui encore inédit.

Son premier recueil **Accidents**<sup>1</sup> paru en 1955 aux éditions de l'I.E.O. est une vision hallucinée et rimbaldienne de l'Allemagne déchue, détruite, hantée par l'extermination de millions de Juifs.

C'est un véritable tremblement de terre dans la littérature occitane contemporaine, accueillie depuis 1944 par l'Institut d'Études Occitanes dont le premier président d'honneur est Tristan Tzara et son président, Jean Cassou, écrivain, traducteur, commissaire de la République pour la région de Toulouse.

C'est dans ce cadre que Manciet rencontre les autres grands noms de la littérature occitane et entreprend avec eux le renouveau de la pensée occitane qui fait le lien entre les Troubadours, Frederic Mistral, prix Nobel 1904 et eux. Robert Lafont, René Nelli, Max Rouquette, Joan Boudou, Félix Castan, Max Allier, créent et se frottent à la littérature française et étrangère.



Serji Javaloyès

---

<sup>1</sup> Éditions L'Escampette, 1999.

## L'ŒUVRE

Son premier roman, *Lo Gojat de noveme*<sup>2</sup> (Le jeune homme de novembre) est tout d'abord publié dans la revue *Òc* d'avril-juin 1964, dont le rédacteur en chef est Félix Castan, puis dans un tiré à part par les éditions de l'I.E.O. Il est réédité à deux reprises par les éditions Reclams en édition bilingue.

Ce roman sombre, complexe, parfois halluciné suscite une vraie polémique car l'œuvre montre un pays en déshérence qui se meurt comme son héros et son double, Bernat. Ainsi tourne-t-il la page d'une littérature félibréenne, rurale, virgilienne où tout est à sa place et que rien ne peut troubler ou si peu. *Lo Gojat de noveme* est suivi de deux autres romans, *La Pluja* et *Lo Camin de terre*<sup>3</sup> (*La pluie* et *Le Chemin de terre*), puis dans leur traduction française, en un triptyque, *Romans*<sup>4</sup>.

C'est sans conteste ces romans qui le révèlent à un public plus large hors des frontières de la Gascogne. En 1981, cinq ans après la publication des deux romans, paraît son premier essai en français, *Le Triangle des Landes*<sup>5</sup>, publié par les éditions Arthaud suivi plus tard par *Le Golfe de Gascogne*<sup>6</sup> qui, comme toujours chez lui, disent le poème de l'espace et du temps qui lui sont proches qui expriment néanmoins le lointain, le très lointain et ce que nombre de ces contemporains ont délibérément reniés ou oubliés. Ces deux premiers essais complétés, remaniés, illustrés, à mon initiative et celle de Guy Latry sont publiés par les éditions In8 en 2018.

En 1989, la date est d'importance, paraît la réédition revue et corrigée de *L'Enterrament a Sabres* (*L'Enterrement à Sabres*) par Guy Latry, son maître chef d'œuvre par les éditions Mollat en 1996 qui jettera dans le jardin de la poésie française une pierre de granit inaltérable, une vraie subversion au regard de la production poétique française contemporaine. L'œuvre est rééditée à la prestigieuse collection Poésie/Gallimard en 2010.

---

<sup>2</sup> Éditions Reclams, édition bilingue, 2002.

<sup>3</sup> Éditions Per Noste-Ortès, 1976.

<sup>4</sup> Éditions In8, coll. Escapade, 2018.

<sup>5</sup> Éditions In8, 2003.

<sup>6</sup> Éditions In8, 2008.

Cette œuvre est magistrale, exceptionnelle, déroutante à plus d'un titre. Elle fera de lui un célèbre poète inconnu dans le microcosme endogamique parisien. C'est mon ami et regretté Eric Holder qui m'avait dit que son nom était murmuré dans toutes les rédactions parisiennes comme s'il était un poète hérétique dont pourtant nul n'osait recenser.

Viennent après, ces proses poétiques *Un Ivèrn*<sup>7</sup> (un hiver), *L'eau mate*, les nouvelles *Les Vigilantes*<sup>8</sup>, un nouveau court roman *Elena*<sup>9</sup>, un ovni littéraire, janséniste, sur le destin d'une femme au cœur de la Lande ensoleillée de l'automne. Elle s'octroie le droit de se noyer car elle n'a de comptes à rendre qu'à Dieu, selon la doctrine Janséniste propagé par Saint-Cyran, le bayonnais dont Manciet était un adepte secret.

En 1996, paraît *Sonets*<sup>10</sup>, un nouveau chef d'œuvre, aux éditions Jorn où il revisite le sonnet shakespearien et gascon, tout particulièrement ceux du poète gascon Dupré qu'il a traduit en français. A leur lecture, on reste sidéré par la sensibilité, l'intime, alliés à la violence toujours contenue, à la virtuosité sans pareille. Vient après sa mort en juillet 2005, l'édition de ses nouvelles et contes *Casaus Perduts*<sup>11</sup> (Jardins perdus) aux éditions Reclams établie par Guy Latry, Estela Comellas et votre serviteur et leur version française en deux tomes aux éditions L'Escampette.

### Que nous dit l'œuvre ?

En premier lieu, une évidence : l'œuvre n'est pas écrite pour être lue, paisiblement assis, un jour de pluie, coupé du bruit et de la fureur du monde. Non, elle est une respiration haletante, une voix parfois forte, parfois violente douce et acide comme un citron, qui nous crie et murmure ce que disent secrètement les mots ainsi que les silences. C'est une œuvre à crier, voire à psalmodier. Je pense par exemple aux premières pages de *L'Enterrament a Sabres* (le lire dans les deux langues). À lire tambour battant comme une cavalerie qui fend la lande où souvent la pluie et le froid gênent mais n'empêchent pas car bientôt il y aura une bataille à livrer dont on ne connaît pas l'issue. Manciet menait sans cesse des batailles : ses œuvres !

L'œuvre en effet porte à l'incandescence l'occitan de Gascogne qui est, ne l'oublions pas, sa

---

<sup>7</sup> L'Escampette éditions, 2010.

<sup>8</sup> Éditions L'Escampette, 1999.

<sup>9</sup> Coédition – Éditions Reclams & Fédérop.

<sup>10</sup> Éditions Jorn, nouvelle version, 2023.

<sup>11</sup> Éditions Reclams, 2005.

langue maternelle. Il répond à une journaliste de *Télérama* qui s'interrogeait sur le choix de cette langue méprisée, exclue : « On ne renie pas sa mère ! » L'œuvre est d'un bout à l'autre poésie même ses deux essais *Le Triangle des Landes*, *Le Golfe de Gascogne* le sont. L'histoire, la géographie, les civilisations l'ont nourri aux premiers temps d'une longue vie. Manciet provoque l'ébahissement. Il nous confronte d'autres éléments que nul n'avait osés interroger jusqu'alors. N'oublions pas qu'il a une vaste culture classique qui vient comme un nouveau sédiment à celui de sa culture première : les troubadours y côtoient les baroques, Mistral et ses disciples gascons, les modernes, ses contemporains comme Max Rouquette à qui il voue une véritable admiration. Il est aussi diplomate et lecteur assidu : 3 à 4 livres par semaine. Manciet lit tout, vraiment tout. Rien ne l'empêche, comme dans sa vie. Dans sa maison de Trensac, il se tient toujours prêt pour lier et écrire.

*L'Enterrament a Sabres* (village natal de Manciet) en est plus que le symbole, la démonstration vers par vers, que le centre n'est pas où on l'imagine. On y trouve l'espace du proche, à tel point qui y sont nommés des hommes et des femmes qu'il connaît, des voisins, et en même temps, petit à petit, le vaste monde qui souffle de tous ses vents.

Sa poésie est comme l'exprimait naguère Arthaud « épidémique » ou incendiaire comme dans *Lo Camin de tèrra* (*Le Chemin de terre*), le troisième roman de son célèbre triptyque : l'incendie dévore *lo pinhadar* mais brûle les corps et les âmes de ses personnages.

L'œuvre est vaste, complexe, parfois d'un abord difficile, mélangeant avec une intelligence subversive la culture savante et la culture populaire loin des sentiers battus de la poésie française qui lui est contemporaine qu'il dit lui-même « chloroformée », cérébrale, coupée des sources, des fleuves et des mers qui façonnent l'humanité tout entière.

## Le théâtre

Il est en tout premier lieu poésie proférée, scandée, chantée, provocatrice et subversive au premier sens du terme. Il faut bien que l'auteur prenne des risques pour bousculer les conformismes acquis, qu'il secoue son auditoire, le malmène. Un exemple, son opéra *Orfèu*. Orphée doit retrouver son Eurydice dans les méandres des rayons du centre commercial de Mériadec à Bordeaux. L'enfer est là, pense-t-il, dans ce temple du consumérisme et de l'individualisme que ne veut pas quitter Eurydice au grand dam d'*Orphée*.

## CONCLUSION

Je crois que je pourrai continuer ainsi jusqu'à plus soif, jusqu'à l'ennui tant l'œuvre est vaste, forte et variée. Bien sûr, le milieu littéraire endogamique parisien a toujours du mal avec Bernard Manciet comme avec bien d'autres comme Max Rouquette, René Nelli, Joan Bodon ou Robert Lafont. D'aucuns continuent à penser et à écrire qu'il a eu tort d'écrire son œuvre en langue d'oc. *La Tentation de Saint Antoine*<sup>12</sup>, écrit bien avant *L'Enterrament a Sabres* est quasiment écrit en français qu'il tord à dessein pour en faire un outil souvent déroutant.

Les mêmes, la presse nationale, à l'exception de Philippe Jean-Catinchi du *Monde*, et de Dominique Aussenac, de la revue *Le Matricule des anges*, n'ont jamais cessé de lui poser la question : « Pourquoi l'occitan ? » Il s'en moquait. Ce choix, comme il me l'a dit à maintes reprises lorsqu'il me prodiguait des conseils pour mes écrits à venir, était inaliénable. Entre hasard et Providence, il préférait la Providence.

Il m'avait fait lui apporter le 27 mai 2005, les épreuves du *Triangle des Landes*, quatre jours avant sa mort. J'avais senti qu'il me disait, en regardant sa petite forêt, par la fenêtre de sa bureau-chambre, « Adiu monde on èi viscut ! » (Adieu monde où j'ai vécu !)

Pour finir, il y a chez Bernard Manciet l'alliance étrange de la brutalité toujours domptée et de la douceur, de la sainte colère et de la paix. Toute son œuvre en porte témoignage. C'était quoi qu'on dise un homme totalement libre, toujours à prendre le contrepied des conformismes littéraires, religieux, philosophiques évidents ; toujours à écarter la « *vaqueta* » (la vachette) comme un de ses héros Rachou, mort dans l'arène de Bayonne) à qui il a rendu hommage dans un poème éponyme. Son dernier poème de plus de 12000 vers, *La Tentation de Saint Antoine*, poème inédit sauvé de ses archives par Guy Latry, écrit essentiellement en français, vient de paraître aux éditions L'Herbe qui tremble. Un poème monstre, une épopée hallucinée où Manciet nous caresse, nous secoue, nous désarçonne.

\*\*\*

---

<sup>12</sup> Éditions L'Herbe qui tremble, 2025.

**Marc Bélit**

## **La France en question**

Il faut savoir prêter l'oreille aux « Rendez-vous de l'Histoire » de Blois. Ce n'est pas seulement un colloque d'érudits : c'est un baromètre. Or, cette année, le thème est la France — suivie d'un point d'interrogation. Une France en question, ou une France mise en question ? C'est bien là tout l'enjeu. Jadis, nos aïeux auraient haussé les épaules : on n'interroge pas ce qui va de soi. Aujourd'hui, il faut débattre de ce que nous sommes, ou croyons être. Le simple intitulé dit assez le trouble des temps.

Longtemps, l'histoire de France fut un récit, c'est-à-dire une mise en intrigue du passé, articulée par une langue — le français — et canonisée dans des manuels. Lavisserie, instituteur de la République, sut fabriquer des Français en forgeant une mémoire commune. La chronologie, les batailles, les traités, les grands hommes : autant de repères pour cimenter une identité partagée. Puis vint l'histoire critique. Bonne fille de l'Université, elle voulut déconstruire le récit, séparer le mythe du fait. On parla d'« histoire déconstructive », avec pour corollaire la suspicion généralisée. Rien d'étonnant : toute culture connaît sa mise en examen. Mais quiconque croit qu'un peuple peut se passer de récits se trompe. Et quiconque refuse les faits au nom d'un roman national, se trompe tout autant. Entre le conte et l'archive, il faut tenir l'équilibre.

Or l'école, ces dernières décennies, a choisi un biais. La chronologie, longtemps ossature de la mémoire, a cédé le pas aux approches thématiques, aux comparaisons globales, à « l'histoire mondiale ». De fil en aiguille, la France n'est plus qu'un cas d'étude parmi d'autres. Résultat : l'élève perd les repères que la date, l'événement, la victoire ou la défaite fournissaient naguère. « Marignan 1515 » n'est pas qu'une date, la victoire de François 1<sup>er</sup>, c'est aussi un repère mémoriel. L'effacer, c'est l'oublier. Ce que la mémoire collective gagnait en complexité, elle le perdit en lisibilité.

S'y ajouta l'irruption de la colonisation et de ses ombres dans le récit national. Au lieu d'un roman continu, nous eûmes des récits concurrents : mémoires blessées, culpabilités à solder, identités revendiquées. Le grand livre commun se fragmenta en cahiers séparés. La République, qui avait su parler d'une seule voix, s'est mise à bredouiller. La tentative de créer une « Maison de

l'Histoire de France », soutenue un jour pas si lointain par un président de la République et par l'historien Jean-Pierre Rioux, échoua : soupçon d'arrières-pensées identitaires, refus d'un récit fédérateur. Même Pierre Nora ne put l'endosser. Dès lors, l'histoire devint champ de bataille idéologique, et la France, objet polémique .

Ce que l'Université, faute d'accord, a du mal à enseigner, le spectacle le remplace : reconstitutions, parcs à thème, Puy-du-Fou. Le peuple, à défaut d'histoire, réclame du roman. Il a raison sur le fond : une nation sans récit est une nation défaite. Mais ce qu'on lui sert n'est pas l'histoire seulement, c'est surtout de l'imaginaire en costumes. Et l'imaginaire ne suffit pas, quoiqu'Astérix en ce domaine ait fait beaucoup plus qu'on ne pense pour le mythe national.

L'histoire, science humaine, n'est ni une mathématique ni une liturgie. Mais à force de la politiser, on l'a dénaturée. On ne parle plus du passé, on règle ses comptes dans le présent. Le « nôtre », celui de « notre histoire » s'est vidé de son contenu. Car enfin, qu'est-ce que ce « nous » ? Et qui l'habite encore ? l'histoire de France produit-elle toujours de la cohésion nationale ou plus du tout ?

Un peuple qui n'ose plus dire son histoire comme une évidence partagée est un peuple inquiet, sinon malheureux. La France est devenue une abstraction. Nul ne semble se souvenir de ces mots de Marc Bloch qui voulait que l'on parle de la France comme d'une personne : « du sacre de Reims, à la Fédération, elle (la France) avait appris à se penser comme une personne ». Voilà ce que nous avons perdu. Désormais la foi en la France oscille entre deux caricatures : la France glorieuse et libératrice, et la France coupable et coloniale. Comment tenir les deux images sans se déchirer sans fin ? Comment chanter à la fois « Douce France » version Charles Trenet et version Carte de séjour, et mieux encore Aragon lorsqu'il écrit : « je vous salue, ma France aux yeux de tourterelle, jamais trop mon tourment, mon amour jamais trop. Ma France, mon ancienne et nouvelle querelle, sol, semé de héros, ciel, plein de passereaux ». Telle est la question posée à Blois (le lieu n'est pas indifférent à notre histoire), la réponse est incertaine.

# Assemblée générale ordinaire

**AG du 28 octobre 2025**

« L'Assemblée Générale de notre Académie a réuni à la villa Lawrance, autour de la grande table de l'Académie, vingt académiciens titulaires et un académicien correspondant. Quatre pouvoirs étaient enregistrés.

Quatre nouveaux académiciens titulaires ont été présentés aux suffrages de l'assemblée et élus à l'unanimité :

- Mohamed Amara, mathématicien, ancien Président de l'UPPA et actuel Président de la Technopole Hélioparc.
- Etienne Sallenave, conseiller hors classe des services du Sénat
- Thierry Sagardoytho, avocat pénaliste à la Cour d'Appel de Pau
- Sergi Javaloyès, écrivain, chroniqueur et spécialiste de l'occitan

L'Assemblée a également élu à l'unanimité trois académiciens correspondants :

- Marie-France Lecat, angliciste et essayiste du sud-ouest
- Jean-Marc Terrasse, président des *Rencontres d'Orion*, romancier et essayiste
- Pierre-Henri Ardonceau, membre de l'Académie du jazz.

Les circonstances de l'édition des récentes publications de l'Académie (Actes du Colloque du 22 novembre 2024, Annales 2020-2024 et Revue de l'Académie n° 8) ont été exposées par Patrick Voisin, ainsi que les développements récents de la deuxième édition du Prix Marguerite de Navarre de la nouvelle.

En préalable à cette réunion qui ne manquait ni d'agrément, ni d'amitié, ni de prestige, notre président soulignait le rayonnement croissant de notre Académie après le centenaire de 2024 et les efforts entrepris pour une plus grande reconnaissance et une utilité sociale en progression.

Extraits de son intervention :

*« Il y a tout juste un an, nous célébrions ensemble, le centenaire de l'académie de Béarn, dont tout le monde s'est accordé à considérer qu'il fut un franc succès.*

*J'ai eu l'occasion de vous dire au mois de mars, en quel sens nous comptons conduire l'académie vers une institutionnalisation plus forte et un rayonnement plus grand dans notre aire Béarnaise et au-delà, j'en développe les orientations. »*

Puis après avoir cité le remarquable, travail effectué dans le domaine des publications et de la mise à disposition de notre revue dans le circuit commercial où elle peut être consultée et achetée, le président a souligné également les effets de la remarquables notoriété du prix Marguerite de Navarre dont la remise se fera cette année dans le contexte des « Idées mènent le

monde », la manifestation Paloise littéraire et intellectuelle de novembre, l'accent fut mis sur les conversations académiques et les conférences dont le développement est à l'ordre du jour pour la prochaine saison.

*« Mais l'académie ne saurait être cantonnée dans l'aire paloise, et a vocation à se développer dans la totalité du Béarn, comme ce fut le cas l'année du centenaire.*

*Pour toutes ces actions, il faut rassembler autour de nous des hommes et femmes d'idées, des hommes et femmes de « plume », des gens de bonne volonté et c'est pourquoi l'élargissement du recrutement de membres et à l'ordre du jour de cette assemblée. »*

« Ainsi après cette structurée pendant quelques années, l'académie a montré sa capacité de rayonner sur le territoire, de gagner en notoriété, de lancer les opérations audacieuses dans le domaine des lettres, des arts et du spectacle, de décerner un prix qui devient Penene, il lui faut maintenant passer l'étape de la notoriété en s'institutionnalisant le plus possible en intégrant les collectivités locales territoriales et l'État en faisant une place dans son sein à des personnalités qualifiées. C'est l'orientation que je propose pour la nouvelle année 2026 qui vient. »



Vue de l'assemblée générale du 28 octobre

---

## VIE DE L'ACADEMIE ET DES ACADEMICIENS

---

Programme en novembre et décembre 2025

**Samedi 8 novembre à 15h, à la médiathèque d'Orthez :**

Exposés « Jean-Louis Curtis, une après-midi pour mieux le connaître » avec le concours de notre confrère Patrick Voisin en partenariat avec l'Académie de Béarn.

**Mardi 25 novembre à 16h, villa Lawrance :**

Conversation académique avec Bernard Berdou d'Aas. Sujet : Chauveau-Lagarde et le procès de Marie-Antoinette.

**Mercredi 26 novembre à 15h**

Séance publique au Parlement de Navarre pour la remise du prix Marguerite de Navarre des collégiens.

**Dimanche 30 novembre à 11h**

Remise des prix Marguerite de Navarre de la nouvelle au cours des « Idées mènent le monde » (Amphi Lamartine).

**Mardi 2 décembre à 16h, villa Lawrance**

Conversation académique avec Catherine Boileau. Sujet : Hérité et éthique au XXI<sup>e</sup> siècle.

## NECROLOGIE

On a appris récemment le décès de madame Tucco-Chala à l'âge de 98 ans.

Elle était une universitaire de haute réputation et l'épouse de l'ancien président de l'académie qui porta haut la réputation de cette institution par ses qualités d'Historien très reconnu et une personnalité appréciée.

À cette occasion, l'académie présente à la famille ses profondes condoléances.

\*\*\*

On a également appris le décès de Jean Pierre Beigbéder compagnon de notre consœur Marie Luce Casamayou, à laquelle l'académie présente également ses condoléances amicales attristées.